

IN KOLI JEAN BOFANE

# La Belle de Casa

roman

*ACTES SUD*

La jeune femme s'arrêta, observa Sese comme on l'aurait fait d'un extraterrestre dont le gabarit est bien en deçà de ce qu'on imaginait, et elle éclata d'un rire cristallin qui sonna comme une mélodie venue des cieux aux oreilles de Sese. Si le visage de la femme était d'une beauté incomparable, en riant, la perfection de ses traits semblait prendre un brusque coup de projecteur, comme seuls les meilleurs réalisateurs savent le faire. Elle était grande comme les filles du Kasai et sa chevelure, rassemblée en chignon, la grandissait encore. Une large mèche lui barrait le front et ses yeux en amande semblaient retenir un lac au bord des paupières inférieures. Un pli les ourlait délicatement, sans doute devait-il renfermer le surplus d'émotions que le regard n'ose dévoiler. Des sourcils nets, épais, de longs cils soulignaient ce regard. Un nez droit. Ses lèvres, charnues tels des pétales, avaient la même teinte que la grenade saturée d'humidité, et sa peau, une carnation de cuivre rouge. Dans la chaleur et le soleil qui brûlait tout le décor aux alentours, une vision sublime se matérialisait devant le jeune Congolais. Il oublia le raz-de-marée contre sa cuisse droite et ne sentit plus que son cœur fondre aussi rapidement qu'une banquise filmée en accéléré ; Ichrak était d'une beauté exceptionnelle.

— T'es un malade, toi, dit-elle, reprenant sa respiration. Tiens, rends-toi utile, porte-moi ça.

Et elle lui tendit le carton qui était sous son bras.

— Tu t'appelles comment ?

— Ichrak. Toi, c'est Sese ? Ça vient d'où, ce nom ?

— Attention ! C'est un grand nom. Je suis du Congo. Démocratique. Le grand. Le Zaïre, quoi.

— Tu fais quoi au Maroc ? Tu veux passer de l'autre côté, c'est ça ? L'Espagne ?

— Je voulais pas être ici. Ma sœur, on ne peut faire confiance à personne dans ce monde. Un escroc m'a déposé là, alors qu'il m'avait promis la Normandie. Je devais être débarqué à Deauville, puis TGV Paris, direct. "Tu connais Deauville ?", il me demandait toujours. Le salopard. Je voulais voir Bela, London, Panama<sup>1</sup>, pas le Maroc ! J'étais sur un bateau, puis je me suis retrouvé ici.

— Quoi, tu n'es pas content d'être là ?

— Si, mais comprends-moi : si je croyais avoir quitté l'Afrique, c'était pas pour m'y retrouver encore. Surtout malgré moi. Mais je m'adapte, j'ai des projets, c'est pas mal, ici.

— Et tu fais quoi, en attendant ?

— Je suis un poète, je te dis. J'ai beaucoup aimé les choses que tu disais tout à l'heure. Un poète est sensible aux mots.

— Tu ne vis pas seulement de mots. Tu fais quoi, je t'ai demandé.

— Des affaires, répondit Sese, évasif.

— Quelles affaires ?

— J'échange avec des gens sur Internet et ils m'envoient de l'argent.

— Tu parles avec des femmes, c'est ça ? Dis-moi la vérité.

— Ma sœur, je ne fais rien de mal, elles ont besoin de moi, là-bas. Tu sais, en Europe, les gens ne vivent plus beaucoup entre hommes et femmes. C'est moderne, là-bas. Beaucoup d'hommes vivent

1. En argot kinoïse : "Bela" désigne la Belgique ; "London", Londres ; "Panama", Paris.

en couple, j'ai entendu dire. Alors, les femmes, elles font quoi ? Heureusement, je suis là. Le soir, après le boulot et tout le reste, quand il faut un peu de compagnie masculine, elles n'ont qu'à allumer l'ordinateur et j'apparais.

— Et ça leur sert à quelque chose, de parler avec toi ? Tu racontes que des bêtises.

— Moi, je suis seulement là pour les chauffer, quoi. Après, elles n'ont qu'à se débrouiller. Là-bas, chez les Blancs, ils ont des objets qu'ils appellent sex-toys. C'est plus puissant que leurs hommes, il paraît. Ça a de meilleures performances, ça marche avec des piles.

— Arrête de me raconter tes saloperies, c'est dégueulasse, ton business.

— J'ai aussi entendu dire que, là-bas, on pense que les Africains sont surpuissants. Alors la femme n'a qu'à me regarder et me parler sur l'écran et elle a envie. C'est pour ça qu'elles me donnent l'argent.

— T'es pas un peu escroc, toi ?

— Mais non, elles fantasment sur mon visage, sur ma voix. Tu crois quand même pas que je vais donner tout ça pour rien ?

— Tu donnes quoi ? Tu t'es déjà vu ?

Sese baissa les yeux sur sa tenue et trouva que le maillot du Barça, avec écrit dessus "Qatar Airways", sur des jeans et des Nike rouge et bleu, c'était pas mal. En plus de sa gueule d'ange aux dreads courtes, elles n'avaient pas à se plaindre.

— Tu donnes rien et tu réclames de l'argent ? J'aimerais être à ta place.

— C'est facile, ma sœur. Tu dois comprendre que, tout ça, c'est virtuel. J'ai écouté tes phrases, tout à l'heure. Je te jure, si je pouvais parler comme toi, je me ferais des milliers de dirhams par jour. On

pourrait faire affaire ensemble, tu serais ma conseillère en communication, en échange je te forme et tu te fais de l'argent.

— Tu n'as qu'à lire des livres, et tu en sauras autant que moi.

— Lire des romans ? Tu sais, moi et la littérature... J'ai pas la patience. Je suis un homme d'affaires, un homme d'action. Il me manque juste un partenaire fiable. Tu habites où ?

— Derb Taliane. Pourquoi ?

— Je suis à côté, quartier Cuba. Je pourrais t'inviter chez moi, on ferait un test. Les gens ont besoin de phrases comme celles que tu dis. Avec ça, ma sœur, je suis sûr qu'ils tomberont comme des mouches.

— Aller chez toi ? Tu crois que je vais comme ça chez quelqu'un que je connais même pas ? Tu me prends pour qui ?

— T'emballe pas, je disais ça comme ça. C'était pour mieux t'expliquer. Avec ce que j'ai entendu, tu peux te faire de l'argent facile, mais pour ça, il te faut un réseau.

Sese regarda à gauche et à droite, comme pour s'assurer que personne ne les entendait, puis il se jeta dans la confidence :

— Moi, j'en ai un. Un solide. Pour que les Western Union tombent, il faut converser mais, à un moment, avoir la tchatche ne suffit plus, les femmes ont besoin de poésie, les hommes ont besoin de voir. Nous serions là, côte à côte.

— Tu te moques de moi ?

— Mais pas du tout, écoute...

Sese déposa le carton au sol pour mieux convaincre son interlocutrice :

— J’ai toutes ces femmes dans mon ordinateur mais, dernièrement, on dirait qu’elles se sont donné le mot et, quand j’insiste trop pour avoir l’argent, elles m’effacent de leurs contacts sans préavis. Il faudrait qu’on mette une case où on clique pour accepter mes conditions avant de me parler. Tu crois que mon langage est devenu limité ?

De fait, la jeune femme en avait été persuadée dès que Sese avait commencé à déclamer son poème foireux : “Coller, coller la petite”, c’était n’importe quoi. D’un autre côté, il avait raison, les femmes avaient besoin de poésie.

— Non, cela ne m’intéresse pas.

— Je suis sûr que si tu balances des mots comme ceux que tu dis, n’importe qui devient accro. Et je sais comment faire payer. Les frustrés, ils auront toujours besoin de nous.

— En plus, tu ne les respectes même pas, tes clientes. Tu n’as pas honte ? Je vais par là, dit Ichrak, pointant du doigt une ruelle qui s’enfonçait dans une sorte de labyrinthe multicolore, fait de vieilles maisons aux murs et boiseries patinés par le temps. On se quitte ici, je reprends mon carton.

— Attends ! Donne-moi quand même ton numéro.

Elle sortit un portable d’une pochette en cuir qu’elle tenait, le manipula, lui présenta un numéro sur l’écran.

— Note.

— Cébon<sup>1</sup> ! – Il tapota à son tour. – Dis-moi encore ton nom.

— Ichrak.

1. Graphie et prononciation kinoises.

— Hé ! C'est compliqué. Moi, c'est Sese. Je t'envoie un appel en absence, comme ça tu as mon numéro aussi. N'oublie pas. Si tu entends "Ici, c'est Sese !", c'est moi. Bon, ma sœur, à suivre<sup>1</sup>...

La jeune femme s'éloigna. Le jeune homme ne partit pas tout de suite. Il s'attarda encore un peu, jouant à se donner le vertige rien qu'en gardant les yeux rivés sur la puissance qui se dégageait autour de la médiane allant d'une hanche à l'autre de la belle Ichrak. Retenant son souffle, il se demanda aussi comment une taille si fine pouvait articuler ces formes avec une telle souplesse, tout en leur faisant décrire des ellipses aussi mesurées dans l'espace. C'est seulement au bord de la défaillance qu'il tourna le dos et s'en alla, les sens un peu plus perturbés encore qu'au moment de leur rencontre.

\*

1. Comme dans les bandes dessinées, expression kinoise qui se dit lorsqu'on se quitte.